

LE DIEU SANS NOM

PROLOGUE

— Jacinto, deux autres verres !

Le métis se précipita, la bouteille à la main, et servit les deux archéologues avec empressement.

— Je parie que nous allons lui manquer, dit Willoughby.

— Pas nous, mais nos dollars, répliqua Martens.

Ils éclatèrent de rire. « Eh oui, pensa Martens, nous partons demain ». Il éprouvait des sentiments confus, exaltation, joie, mais aussi un peu de mélancolie. Il était fier d'avoir contribué à ce chantier titanesque, le plus important de ce début de siècle, et il était heureux de retourner au pays, pour de longues vacances bien méritées. Mais on ne s'adonne pas pendant deux ans à un travail passionnant sans ressentir de la nostalgie à l'idée de le quitter. Il pensa aussi à cette jungle étouffante qui avait été son cadre de vie si longtemps, et qui serait bientôt sous trente mètres d'eau.

Même cette cantina crasseuse, tenue par un métis abruti, qui servait de la bière tiédasse et un liquide abusivement baptisé « whisky », lui manquerait. Le « Projet Chac », du nom du dieu indien de la pluie, s'achevait. Un chantier gigantesque financé par les Nations Unies, visant à déplacer un temple maya récemment découvert hors d'une vallée du Chiapas qui serait bientôt noyée par la retenue d'un barrage hydroélectrique. Deux ans, pendant lesquels une armée d'archéologues, de techniciens, d'ingénieurs avaient patiemment inventorié, démonté, déplacé et remonté d'énormes blocs de pierre, si parfaitement ajustés que la jungle et les siècles n'avaient pu les disjoindre. Deux ans dans un climat insupportable, au milieu d'une foule de manœuvres indiens et métis obsédés par deux idées : en faire le moins possible, et soutirer un maximum de dollars aux gringos... Et pourtant, Martens était presque triste à la pensée de quitter cet enfer.

Willoughby le ramena à la réalité :

— Que comptes-tu faire, une fois rentré en France ?

— Je pense que je vais me mettre à rédiger un mémoire sur nos découvertes, et surtout sur toutes les questions qui restent sans réponse.

— Quelles questions ?

— Tu ne penses pas que nous laissons peut-être le plus important ?

— Comment ça ?

— Eh bien, contrairement à vous autres, les Américains, je ne répugne pas à me mêler aux Indiens du chantier. Et j'ai écouté ce qu'ils racontent entre eux. Ils parlent de galeries sous le temple, qui s'enfoncent loin sous terre, et qui abritent un mystère...

— Tous les temples ont leur légende, des mythes mal compris, voilà tout. Il ne faut pas croire les Indiens. Ils nous tolèrent parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, mais en fait ils nous méprisent et nous haïssent. Et puis, avec tous les retards accumulés, nous n'avons pas eu le temps de faire de vraies recherches sous les fondations, trança Willoughby.

— Pourtant, insista Martens, nous partons avec plus de questions que de réponses : qui étaient ceux qui ont bâti ce temple ? Et était-ce vraiment un temple ?

Willoughby fut surpris. Martens n'avait pas son expérience de l'archéologie précolombienne, mais souvent ses intuitions se révélaient intéressantes.

— Mais tout le monde est d'accord pour dire qu'il s'agit d'un temple, d'abord parce qu'on y a trouvé des représentations de dieux et de démons...

— Oui, des statues mayas, mais on n'a pas découvert d'autels, de pierres sacrificielles, de logements pour les prêtres, rien de ce qu'on voit dans les autres lieux de culte de cette partie du monde. Rien de commun avec Palenque, qui n'est qu'à quelques kilomètres d'ici, à vol d'oiseau.

— Les instruments sacerdotaux ont peut-être été emportés quand le site a été abandonné. Ce ne serait pas la première fois que les Mayas laissaient tomber un lieu à cause d'une épidémie, de mauvaises récoltes ou bien d'un mauvais présage, hasarda Willoughby.

— Peut-être, mais écoute, si tu étais prêtre d'un culte, quel qu'il soit, tu voudrais avoir le plus de fidèles possible, non ?

Willoughby approuva de la tête.

— Bon, si tu étais archevêque de New York, tu n'irais pas parsemer le parvis de St Patrick de mines et de chausse-trappes, d'accord ? Alors, pourquoi construire un temple dans la vallée la plus inaccessible de ce pays maudit ?

— Pour compliquer le boulot des archéologues du XXI^e siècle, répliqua Willoughby, hilare. Voyant que sa plaisanterie tombait à plat, il reprit :

— Peut-être qu'à l'époque, le climat était plus clément, et la végétation moins dense. N'oublie pas que nous ne savons pas encore exactement quand ce monument a été édifié, on attend les résultats des analyses. Le pays était peut-être plus accueillant à l'époque...

— Et sa situation, insista Martens, loin de toute autre cité connue... Non, cet édifice n'était peut-être pas du tout un temple, et nous avons fait fausse route depuis le début. Et s'il s'agissait d'une sorte de pénitencier, un lieu de relégation, gardé par des statues de démons, et par des hectares de jungle impénétrable, pour dissuader les détenus de tenter la belle...

Cette fois, Willoughby rit franchement de son collègue :

— Je crois que l'alcool de Jacinto ne te réussit pas... En tout cas, n'expose pas ta théorie en haut lieu à l'université, ou bien présente-la comme une boutade, sinon on fera un sort à ta carrière.

— Ce n'est même pas une théorie, juste une impression. J'ai l'intuition que cet endroit a été construit pour empêcher quelqu'un de sortir... Et ce quelqu'un était si dangereux que les architectes ont tout fait pour qu'on ne puisse pas approcher ce lieu...

— Ne te frappe pas, Martens, nous aurons certainement la clé de l'énigme quand les résultats auront été exploités. Après tout, nous nous sommes contentés de faire les relevés, et de veiller à ce que le démontage soit fait correctement. Le vrai travail de recherche va en fait commencer maintenant, il va durer des années, pendant lesquelles le mystère s'éclaircira peu à peu.

Martens hocha la tête. Son confrère avait sûrement raison. Mais son instinct continuait à lui poser des questions lancinantes.

Les deux hommes restèrent encore un peu à parler de ce qu'ils feraient une fois rentrés aux États-Unis pour l'un, en Europe pour l'autre. Puis ils se séparèrent enfin. Dans la matinée, un petit avion se poserait sur la piste provisoire arrachée à la forêt, et les emmènerait vers la ville principale de cet état mexicain, Tapachula, la seule à posséder un aéroport civil. Ensuite commencerait l'évacuation des ouvriers... Dans une semaine, songea Martens, il n'y aura plus âme qui vive ici, et dans dix jours, les vannes du barrage se fermeront, l'eau envahira la vallée, et un immense lac artificiel brillera sous le soleil tropical...

Comparée à la moiteur de la journée, la nuit semblait presque fraîche. Avant de regagner son bungalow, Martens décida d'aller jeter un dernier regard au chantier. Là où, deux ans auparavant se dressait un édifice construit par des mains oubliées, il ne restait plus qu'une étendue de terre rouge, bouleversée par les roues des engins. Martens pensa que, bientôt, des touristes pourraient contempler en toute sécurité les merveilles du temple, quelques kilomètres plus loin. Il imaginait sans peine les Américains en chemises à fleurs, bardés d'appareils photo et puant la lotion anti moustique, qui fouleraient les vastes salles du bâtiment, se bousculant dans les couloirs étroits aux angles étranges, ou bien posant pour la postérité sur les genoux titanesques de statues d'hommes-jaguars.

Martens se sentait dans un état d'esprit un peu bizarre. Il éprouvait une sensation de sacrilège dangereux à l'idée de l'exploitation touristique qui serait faite du temple. La pensée saugrenue lui vint qu'il aurait mieux valu ne pas déplacer l'édifice, le laisser oublié sous des millions de tonnes d'eau...

Il fit quelques pas vers les fondations antiques. Durant le démontage, on avait constaté que le temple reposait sur sept piliers de basalte enfoncés très profondément. Chaque pilier portait à son sommet une plaquette d'onyx gravé, des caractères que l'on s'évertuait à traduire à l'université de Mexico City et aux États-Unis.

— Non, décidément, il n'y a plus rien à voir ici, songea Martens.

Son attention fut attirée par un mouvement à la limite de son champ de vision. Il s'approcha doucement, et vit un Indien qui remplissait un petit sac de toile avec de la terre du chantier. L'homme se redressa vivement, surpris par l'arrivée de Martens, comme un cambrioleur pris sur le fait.

Martens observa le visiteur. C'était un très vieil homme, trop vieux pour être un manœuvre. Peut-être faisait-il partie des parasites qui avaient élu domicile près du chantier. Cependant, l'intrus arborait un air de dignité tranquille. Il ne ressemblait pas à un mendiant. De plus, il présentait des traits du plus pur type Maya : visage large et cuivré, nez épaté, pommettes hautes et yeux sombres légèrement bridés. Ses cheveux raides et à peine grisonnants formaient comme un casque sur sa tête ronde. De la noblesse imprégnait son visage buriné, contrastant avec l'expression de résignation soumise que Martens avait vue à la plupart des Indiens qu'il avait côtoyés. Il rompit le silence :

— On récolte un petit souvenir avant l'inondation ?

— Oui, une relique d'une terre qu'on n'aurait jamais dû troubler. Ce qui gisait sous le sol va s'éveiller, car les sceaux sont rompus.

Puis, comme une porte qui claque, son visage se referma brusquement, et le vieux partit en trotinant, serrant son sac sur sa poitrine. Martens, vaguement troublé par cette rencontre, haussa les épaules et se dit que tous les chantiers avaient leur lot de superstitions issues de légendes et de racontars. Enfin, il prit la direction de son bungalow pour achever la dernière nuit qu'il passerait en Amérique Centrale.

CHAPITRE PREMIER

D'abord, la conscience, fragmentaire encore, mais se rassemblant comme les pièces d'un puzzle s'ajustant d'elles-mêmes pour former un point focal où arriveraient ensuite les sensations, puis les vraies pensées... Des souvenirs, aussi, surgissant d'une mémoire vieille d'un nombre incalculable de siècles... Des lambeaux de souvenirs enregistrés par de nombreux sens n'ayant rien en commun avec les sens humains. Une conscience étrangère s'éveillant après un sommeil éternel, peuplé de songes inconcevables... Pour une raison encore inconnue, des barrières se sont levées, des obstacles se sont évanouis, les barreaux de la cage ont disparu... Le temps de l'attente et du rêve est enfin terminé. Une ère nouvelle de liberté commence.

D'abord, tester Ses pouvoirs. Désormais, l'éveil est presque complet, et il lui faut savoir si les capacités anciennes sont revenues. Quelque chose de simple pour commencer, tout près de là, avec des sujets faciles à manipuler. Ensuite, comme des cercles concentriques à la surface d'une mare, augmenter la puissance et rétablir la domination sur tout ce qui vit, rampe et grouille sur cette planète, pour distiller la terreur dans le cœur même de l'humanité, cette engeance maudite qui a si bien prospéré pendant Son sommeil.

Ainsi, Il pourrait obtenir sa vengeance sur ceux qui L'avaient enfermé, en anéantissant leur domination.

Quelque part sous le fond d'un lac artificiel, un Dieu très ancien, le pire ennemi de l'humanité, fourbit ses armes pour l'ultime combat...

Martens était rentré en France depuis deux semaines quand son attention fut à nouveau focalisée sur le Mexique. Il regardait distraitement les informations à la télévision quand un nom lui fit lever la tête de ses notes. Il remonta le son de l'appareil, et le présentateur répéta les mots « San Cristobal de Las Casas », alors qu'à l'écran un journaliste faisait face à la caméra.

— Après les légères secousses sismiques qui ont fait trembler une partie de l'État du Chiapas, au sud du Yucatan, au Mexique, disait le commentateur, des hordes de rats ont littéralement pris d'assaut les rues de plusieurs villes du pays, causant un début de panique dans les quartiers défavorisés, et obligeant l'armée à intervenir pour évacuer de nombreuses familles. On parle de plusieurs centaines de personnes mordues, et le gouvernement craint un regain d'épidémies...

Le reportage montrait les rues de la ville, envahies par ce qui semblait une marée vivante de corps gris-marron, fuselés et luisants. Martens reconnut le fronton blanc et bleu clair de l'église principale, et la place où normalement se promenaient les habitants, bavardant nonchalamment. Un zoom, et on put mieux distinguer le grouillement de milliers de rats d'égout. Les queues noires des rongeurs semblaient des nœuds de serpents. Des gens couraient dans tous les sens, tandis que des militaires déconcertés essayaient de mettre de l'ordre dans la pagaille. Soudain, un soldat pris de panique tira une rafale de M16 inutile en direction du flot vivant. La caméra fit un gros plan sur le visage convulsé de dégoût d'une femme qui essayait de décrocher un rat agrippé à son corsage. La voix off continuait :

— Des biologistes consultés sur cette soudaine invasion pensent qu'elle pourrait être due à la récente mise en eau d'un barrage hydroélectrique dans la région, qui aurait modifié le débit de cours d'eau souterrains. Les rats ainsi dérangés auraient déclenché une migration, et auraient développé un comportement agressif...

Le visage du présentateur revint à l'écran, il ajouta une moue de dégoût, puis exhiba un chaleureux sourire pour commenter les exploits d'une équipe de football.

Martens éteignit le poste, et aussitôt sa pensée le ramena au Mexique. Il avait parcouru les rues de cette ville au volant d'une Range Rover, et il se souvenait des anciennes façades de style colonial peintes en jaune vif, et du marché sur la place centrale, avec ses étals de couvertures multicolores tissées par des femmes Mayas dont certaines ne parlaient même pas espagnol. Il en avait gardé une vive impression de pauvreté résignée, mais aussi de bonheur simple et tranquille. Se pouvait-il que le « Projet Chac » ait été la cause de cette invasion de rongeurs ? Pourtant, les autorités fédérales du Mexique avaient garanti que

l'équilibre écologique de la région ne serait pas troublé par la réalisation du barrage. Il se promit d'être attentif à toute nouvelle information provenant de cette partie du monde. Le Chiapas, bien que proche de la région très touristique du Yucatan, ne faisait pas souvent la une des journaux, sauf quand des troubles causés par les mouvements révolutionnaires propulsaient cet État défavorisé sur le devant de la scène médiatique, pour quelques heures seulement.

Martens se replongea dans ses notes. Il donnait des cours sur les civilisations précolombiennes à la faculté d'Orléans, mais il aspirait surtout à repartir sur le terrain. Depuis son enfance, il était passionné par ces cultures si mal connues, et par leurs descendants. Il souhaitait ardemment pouvoir repartir étudier de près ces monuments fabuleux, et en particulier le temple qu'il avait contribué à sauvegarder. Tant de questions y restaient attachées. Si c'était bien un temple, quels dieux y vénérail-on ? Pourquoi, contrairement à Palenque, si proche et relativement bien étudiée, la tradition ne faisait-elle aucune allusion à ce lieu ? Yann Martens était parfaitement conscient que seul le temps lèverait toutes les interrogations sur ce temple. Le docteur Garcia, de l'université de Mexico, y travaillait depuis le jour de la découverte du site par un prospecteur. C'était lui qui, faute de nom traditionnel, l'avait baptisé le « temple des Hommes-Jaguars ». Un nom bien propice à attirer les touristes gringos, ce que souhaitait le gouvernement du Chiapas : le développement économique de la région nécessitait aussi l'afflux de dollars, pour lutter contre l'effarante misère qui écrasait les descendants des Mayas.